

Drame collectif et mise en texte : l'exemple de la peste marseillaise de 1720

Pierre Grégoire

Québec 1989

Volume 24, numéro 1, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030998ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030998ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0068-8878 (imprimé)

1712-9109 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Grégoire, P. (1989). Drame collectif et mise en texte : l'exemple de la peste marseillaise de 1720. *Historical Papers / Communications historiques*, 24 (1), 100–117. <https://doi.org/10.7202/030998ar>

Résumé de l'article

Le texte qui suit cherche à mettre en évidence le rôle structurant d'un schéma drame/héros et de quelques-uns des éléments qui ont accompagné la majorité des narrations faites sur la peste marseillaise de 1720 jusqu'à aujourd'hui. D'une part en essayant de montrer que les narrations actuelles de la peste s'élaborent autour de topiques qui ne sont pas, en général, remis en cause: reconduction de grilles de classements morales (bon/mauvais, lâches/héros); attitudes dépréciatives et anachroniques vis-à-vis des savoirs anciens sur la peste: souci d'une mise en scène dramatique des informations; insistance sur le rôle censément héroïque de certains dirigeants. D'autre part, en effectuant l'analyse de deux narrations de l'époque, après les avoir rapidement replacés dans leur contexte d'émergence. Par delà les nuances et la complexité qu'elles manifestent, ces deux narrations signalent surtout l'importance politique immédiate à identifier des héros légitimes qui peuvent être considérés, dans l'espace narratif, comme les principales forces « soignantes » du corps collectif désorganisé par la peste. Ainsi, sans doute parce qu'il n'est pas apparu comme culturel et historique, le schéma drame/héros a longtemps pu être au principe d'une certaine manière de mettre en texte la peste marseillaise de 1720 et dépenser un drame qui ne cesse encore, par son horreur, d'interpeller une société.

Drame collectif et mise en texte: l'exemple de la peste marseillaise de 1720

PIERRE GRÉGOIRE

Résumé

Le texte qui suit cherche à mettre en évidence le rôle structurant d'un schéma drame/héros et de quelques-uns des éléments qui ont accompagné la majorité des narrations faites sur la peste marseillaise de 1720 jusqu'à aujourd'hui. D'une part en essayant de montrer que les narrations actuelles de la peste s'élaborent autour de topiques qui ne sont pas, en général, remis en cause: reconduction de grilles de classements morales (bon/mauvais, lâches/héros); attitudes dépréciatives et anachroniques vis-à-vis des savoirs anciens sur la peste; souci d'une mise en scène dramatique des informations; insistance sur le rôle censément héroïque de certains dirigeants. D'autre part, en effectuant l'analyse de deux narrations de l'époque, après les avoir rapidement replacés dans leur contexte d'émergence. Par delà les nuances et la complexité qu'elles manifestent, ces deux narrations signalent surtout l'importance politique immédiate à identifier des héros légitimes qui peuvent être considérés, dans l'espace narratif, comme les principales forces "soignantes" du corps collectif désorganisé par la peste. Ainsi, sans doute parce qu'il n'est pas apparu comme culturel et historique, le schéma drame/héros a longtemps pu être au principe d'une certaine manière de mettre en texte la peste marseillaise de 1720 et de penser un drame qui ne cesse encore, par son horreur, d'interpeller une société.

* * * * *

This paper explores the structuring role of a schema of drama/hero, and of some of the consistent elements in the majority of the narratives written about the Marseilles plague between 1720 and the present. Firstly, it attempts to demonstrate that the actual story of the plague was framed in terms of a series of themes which were never, in general, deviated from: the re-establishment of levels of morality in behaviour (good/evil or cowardly/heroic); a condescending and anachronistic handling of traditional knowledge about plague in general; attention to the dramatic build-up of information;

Mes remerciements vont à Mme Claire Dolan et à M. Alain Cabantous qui ont bien voulu me faire part de leurs commentaires à propos du présent texte. Ce dernier a bénéficié par ailleurs des lectures attentives de M. Georges Labrecque et de Mlle Martine Goyette. Cette recherche et le texte qui en est le résultat ont été rendus possibles grâce au C.R.S.H. du Canada, de même qu'avec l'aide du F.C.A.R. (Québec) dans le cadre d'un projet sur les événements traumatiques en Provence (XVIe-XVIIIe siècles).

and an insistence on the supposedly heroic role of certain leaders. Secondly, the study analyses two contemporary versions of the events of 1720, placing them in the context of the emerging narration. Beyond the nuances and complexities that characterise these two tales, they illustrate the contemporary political importance in identifying the real heroes, whose actions might be considered as curing the evil within a society disorganised by the plague. Doubtless because it was not seen within a broader cultural and historical context, this dramatic/heroic schema could, over the long term, serve principally as a way of contextualising the Marseilles plague of 1720, an event which still, by its horrific character, continues to traumatise an entire society.

Des dizaines d'auteurs ont narré, en de gros ouvrages ou de courts récits, la peste marseillaise de 1720, la dernière peste d'importance à survenir en France. De sorte que, depuis 269 ans, sont connues son origine et ses causes les plus probables, la chronologie de son déroulement, ses premières victimes comme ses acteurs les plus "illustres", ses conséquences démographiques, sociales, etc.¹

Cette connaissance de l'événement tient en bonne partie à la variété et à la quantité des informations disponibles, bien que tous les aspects du phénomène n'aient pas fait l'objet d'enquêtes précises. Toutefois cette connaissance sera jugée suffisante ici pour qu'en lieu et place d'une nouvelle narration factuelle de l'événement, il soit possible de "problématiser" quelques-unes des représentations que véhiculent encore beaucoup de récits et qui permettrait, peut-être, de mieux cerner le statut particulier de cette peste. En effet, ces nombreux récits, à ne cesser d'en vouloir dire la réalité traumatique, en viennent paradoxalement à lui donner des proportions mythiques: mythe de la grande ville négociante et prospère, soudainement plongée dans le désordre et l'horreur de la mort collective; mythe de la dernière et de la plus horrible de toutes les pestes, etc.

L'ambiguïté du mot mythe et des concepts (fiction, imaginaire, légendaire, etc.) qui ont pour but de rendre compte des dimensions symboliques de la vie sociale étant bien connue, il importe de préciser que le terme est entendu ici dans le sens de "modèle pour penser toute «peste»². Cette définition privilégie donc l'aspect structurant du concept qui devient alors une façon spécifique de "découper les faits, de les enchaîner et d'interpréter leur succession"³. En ce sens, il semble donc pertinent de tenter d'identifier quelques-uns des éléments constitutifs du "mythe" de la peste marseillaise et de préciser selon quelle "logique" ils s'intègrent à un schéma simple et efficace. Ceci dans la mesure où malgré la distance temporelle et la connaissance précise du mode de propagation du

1. Inutile de dire longuement qu'il existe de nombreux et très pertinents récits de la peste marseillaise auxquels je renvoie. Celui de Régis Bertrand est sans doute l'un des plus récents et des plus judicieux, "1720, la dernière peste de Marseille" dans un ouvrage à paraître sur la ville de Marseille (sous la dir. de P. Joutard). Je remercie l'auteur de m'avoir fait part de ce texte avant sa parution.

2. J'emprunte cette phrase à J. Pouillon qui parle du mythe de la Révolution comme "un modèle pour penser toute «révolution»". En ce sens, les mythes seraient des 'modèles' destinés à "répondre aux interrogations, métaphysiques ou idéologiques [...] que se posent les auditeurs de mythes." "La fonction mythique." in *Le temps de la réflexion* (Paris, Gallimard, 1980), p.97 et 95.

3. J. Pouillon, "La fonction mythique", p. 84.

bacille de la peste (depuis 1894), il appert que le "drame" marseillais dans sa dimension "humaine et morale", est demeuré jusqu'à aujourd'hui le centre de fascination et l'enjeu politique de ces narrations. C'est dire que si l'étiologie de la peste a beaucoup changé de 1720 à nos jours, la mise en scène du "fléau", elle, semble être demeurée immobile. Cela tient, bien sûr, à ce qu'une structure mythique n'apparaît jamais comme telle à celui ou à celle qui la reconduit, et que, comme le remarquait G. Auclair "l'imaginaire, objectivé dans des faits dont il détermine et structure la perception, s'y trouve comme résorbé, absent, invisible."⁴ Ainsi, parce qu'elle fut considérée rapidement comme un événement traumatique majeur dont l'opacité interpellait les contemporains, l'épidémie de 1720 suscita une forte production symbolique (de la rumeur aux multiples discours savants, en passant par l'image, les cérémonies religieuses et judiciaires).

Dans la mesure où le grand nombre des textes imprimés est un bon indicateur de certains problèmes de sens soulevés par la peste, l'analyse qui suit voudrait souligner l'emploi et le réemploi d'un schéma qui fait de l'événement un drame à mettre en texte et l'occasion d'y découvrir des héros mémorables, schéma qui, tout en donnant une forme à l'événement, permet aussi de "faire avec". Or, puisque ce schéma et quelques-uns des éléments anciens se retrouvent dans nombre d'études récentes sur la peste de 1720, un bilan succinct de ces études sera présenté en première partie. Plutôt qu'un simple détour, ce bilan se veut une mise en question préalable des variantes du "mythe", telles que celles-ci s'expriment dans les ouvrages ou les récits actuels. C'est d'ailleurs dans l'écart entre textes anciens et actuels que le schéma risque le mieux d'apparaître. La seconde partie, par le biais de deux narrations importantes (celle de J.-B. Bertrand et de P. de Croissainte⁵, vise à signaler rapidement le mode de fonctionnement du schéma dans le contexte d'intense "problématisation" de l'événement (1720-24). Il s'agira de montrer alors que le schéma relève à la fois d'une "logique" cognitive (essayer de comprendre la peste) et d'une "logique" des luttes entre groupes urbains (utiliser l'événement dans la mouvance des conflits qui lui sont antérieurs).

LA PESTE DE 1720 DANS L'HISTORIOGRAPHIE ACTUELLE

Depuis une dizaine d'années, la peste s'est trouvée intégrée dans un cadre de réflexions plus larges sur les épidémies dans l'histoire⁶, dans celui de problématiques sociologiques⁷,

-
4. Georges Auclair, *Le mana quotidien. Structures et fonctions de la chronique des faits divers* (Paris, Editions Anthropos, 1970), p. 189.
 5. Je reviendrai plus loin sur ces textes, voir notes 36 et 37.
 6. J. Ruffié et J.-C. Sournia, *Les épidémies dans l'histoire de l'homme. Essai d'anthropologie médicale* (Paris, Flammarion, 1984), p. 81-91 pour la peste. Voir aussi W.H. McNeil, *Le temps de la peste. Essai sur les épidémies dans l'histoire* (Paris, Hachette (Littérature), 1978), 301 p.
 7. J. Goulsblom, "Les grandes épidémies et la civilisation des moeurs." dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, no 68, juin (1987), p. 3-14. C. Herzlich, et J. Pierret, *Malades d'hier, malades d'aujourd'hui. De la mort collective au devoir de guérison* (Paris, Payot, 1984), 295. J.-P. Peter, "L'imaginaire des maladies." in *Histoire et imaginaire* (Paris, Radio France/Editions Poiesis, 1986), p. 47-71. M. Augé et C. Herzlich, *Le sens du mal, anthropologie, histoire, sociologie de la maladie* (Paris, Editions des archives contemporaines, 1984), 278 p.

ou a fait l'objet de grandes synthèses à l'échelle de la France ou hors de son territoire⁸. Il pourrait sans doute s'avérer intéressant de discuter en détail des approches sociologiques sur l'impact des épidémies dans les "procès de civilisation"; de l'élaboration de la notion de malade du moyen-âge à nos jours⁹; de suivre dans la longue durée la succession des maladies qui furent considérées comme déterminantes en Europe (lèpre, syphilis, choléra, etc.) et d'y situer la peste. Cependant, ces approches ont ceci en commun qu'elles s'en tiennent, le plus souvent en raison de l'ampleur du propos, à des généralités qui signalent ainsi les limites évidentes d'une certaine forme de comparatisme¹⁰. Il est donc plus utile de s'en tenir aux études historiographiques qui s'occupent spécifiquement de la peste. Or en examinant globalement cette littérature, il est possible d'y déceler les tendances suivantes: 1) une nette prédominance des évocations qualitatives (ou narratives)¹¹. 2) une prise en compte essentiellement factuelle et répétitive de l'événement (les même séquences, anecdotes ou faits reviennent régulièrement) et 3) la présence fréquente d'un rationalisme "étroit" qui, au lieu d'évaluer, tend à dévaluer "superstitions populaires" ou "conceptions savantes" anciennes sur la peste. Ces caractéristiques serviront à présenter synthétiquement les principaux ouvrages sur l'épidémie de 1720. Or, l'analyse du statut actuel de cette peste permet d'avancer que le sens du "drame" réside essentiellement dans les actions héroïques qui s'opposent à l'anomie urbaine, de même que dans l'usage de catégories morales qui servent à incarner ces actions.

L'APPROCHE QUALITATIVE ET "HUMANISTE" DE LA PESTE

On a souvent noté, d'une manière générale, que la quantification risquait parfois d'appauvrir certains faits symboliques, en raison des simplifications qu'exige la mise en série des informations. Or l'histoire qualitative (ou narrative) de la peste de 1720, n'est pas non plus exempte d'un certain nombre de "procédures" et d'a priori potentiellement réducteurs qu'il faut identifier ici.

Comment ne pas noter au préalable que lorsque l'historien(ne) quitte le sol rassurant des descriptions factuelles ou des savoirs techniques (nombre de morts, type de bacille, mode de propagation, etc.), c'est pour s'engager dans les sables mouvants des actions, des réactions et des représentations émotives que la peste a suscitées. Qu'il

8. Jean-Noël Biraben, *Les hommes et la France et dans les pays européens et méditerranéens. T. 1: La peste dans l'histoire* (Paris/ La Haye, Mouton, E.H.E.S.S., no 35, 1975), 455 p. et *T. 2: Les hommes face à la peste.* (1976), no 36. 416 p. Daniel Panzac, *Quarantaines et Lazarets. L'Europe et la peste d'Orient (XVIIe-XXe siècles)* (Aix-en-Provence, Edisud, 1986), 219 p. M. Lucenet, *Les grandes pestes en France* (Paris, Aubier Montaigne, (Coll. Floréal) 1985), 284 p. Daniel Panzac, *La peste dans l'empire Ottoman, 1700-1850* (Leuven (Belgique), Editions Peeters, 1985), 659 p.
9. C. Herzlich, et J. Pierret, *Malades d'hier, malades d'aujourd'hui. op. cit.*
10. Essentiel par ailleurs: il suffit pour s'en convaincre de lire, tout en pensant à la peste, l'excellent article de C. Herzlich et J. Pierret, "Une maladie dans l'espace public. Le SIDA dans six quotidiens français." in *Annales E.S.C.*, no 5, sept.-octo. (1988), p. 1109-1134.
11. En fait selon J.-N. Biraben, "la seule épidémie pour laquelle nous possédons des données statistiques détaillées (...) est celle qui a frappé la Provence, le Comtat et le Languedoc de 1720 à 1722." *Les hommes et la peste en France, op. cit.*, T. 1, p. 230. A cette étude pourraient s'ajouter les recherches plus techniques sur les aspects sanitaires (bureau de santé) ou administratifs liés à l'épidémie de 1720.

s'inscrive dans le quotidien ou dans une situation extraordinaire, le tragique se traduit difficilement dans le jargon scientifique, alors qu'il interpelle souvent "moralelement" l'historien(ne). Or ce tragique est pourtant au centre de l'événement; il en est d'ailleurs à la fois l'indicible et ce qui, pourtant, fait écrire.

Première constatation donc: une grande majorité des études plus ou moins récentes sur la peste de 1720 ne problématisent pas un certain nombre de représentations qui sont véhiculées par les témoins de l'épidémie. Bien entendu, les témoignages sont retravaillés, des éléments sont exclus, critiqués (spécifiquement les "superstitions populaires", les théories médicales anciennes et les explications religieuses), mais les choses se présentent néanmoins comme si ces témoignages ne relevaient pas de structures (narratives, symboliques, etc.) culturellement déterminées et étaient perçus comme la réalité elle-même. Comme si les récits de Bertrand ou de Pichatty de Croissainte par exemple, avaient le privilège (quelque peu magique) d'être des fenêtres sans vitre sur l'événement. Une première conséquence de cette non problématisation pourrait être une confusion plus ou moins déterminante des places énonciatives entre l'historien et son témoin; le premier prenant souvent à son compte les jugements de valeur du second. On se plaira ainsi à relever les comportements extravagants ou "l'immoralité" du peuple sans s'interroger sur la fréquence ou la rareté de ces comportements, ni même questionner la grille morale qui pousse l'observateur que l'on cite à relever ces comportements plutôt que d'autres¹².

Cette attitude peut ainsi conduire à l'utilisation de principes classificatoires nettement morause, comme l'a fait J. Delumeau dans sa "Typologie des comportements collectifs en temps de peste."¹³ Cette "typologie", qui fonctionne par couple opposé ("stoïcisme et débordements; découragements et folie", "lâches ou héros?", coupables ou non coupables, etc.), serait valable, selon l'auteur, parce qu'en période de peste, "on ne pouvait qu'être lâche ou héroïque, sans possibilité de se cantonner dans l'entre-deux"¹⁴. Sans nier que la peste, en tant que traumatisme heurtant globalement les individus, ait pu polariser certaines de leurs attitudes, il semble pourtant réducteur de restreindre la gamme des réactions humaines à cette alternative et de reconduire une répartition binaire (bons/méchants) qui a des racines nettement idéo-logiques. Autrement dit, cette répartition ne serait pas seulement dans la réalité sociale, mais tout autant dans la manière de saisir celle-ci et de la rendre signifiante. On verra plus loin que les places de héros sont rares et que le choix des uns ou des autres à ces places ne va pas de soi. Cette typologie reprend en fait les grilles de classement sous-jacentes aux récits (ou aux sources) utilisés, sans remettre en question leur pertinence actuelle. Or si l'on peut comprendre et admettre qu'un contemporain de la peste, d'ailleurs souvent acteur (par sa fonction) et témoin (par son récit), ait pu s'impliquer moralelement dans sa narration —qui pouvait du reste avoir des objectifs polémiques —, il faut s'interroger sur une attitude similaire plus de deux cents ans après l'événement. Le problème ici n'est pas dans

12. "A la lâcheté des uns s'ajoutait nous déclare M. Lucenet l'immoralité des autres, «l'on voyait parmi le peuple un débordement général, une licence effrénée, une dissolution affreuse.»" M. Lucenet, *Les grandes pestes en France. op. cit.*, p. 253.

13. *La peur en Occident (XIVe-XVIIIe siècles). Une cité assiégé* (Paris, Fayard, 1978). Chap. 3. p. 98-142.

14. *Ibid.*, p. 124.

l'usage de ces catégories "morales", qui ne nous choquent nullement dans l'espace romanesque, mais dans le caractère implicite de leur utilisation et dans les effets clandestins de réception qu'elle tend à produire.

Quoi qu'il en soit, en relation avec cette confusion des places énonciatives, il faut relever une position anachronique fréquente — du XIXe siècle à aujourd'hui — vis-à-vis des "superstitions" populaires ou des conceptions médicales de l'époque. La plupart des historiens de la peste s'étonneront donc des explications farfelues ou simplement invraisemblables que des médecins de l'époque pouvaient donner sur un "levain pestilentiel volatil", bien que parfois quelques-uns d'entre eux relevaient "l'honneur de la médecine en affirmant que "des insectes venimeux..."¹⁵. Ici, l'honneur de la médecine (de notre médecine!) exigerait que les hommes du XVIIIe siècle aient tenu un discours autre que le leur. Bref, il existe deux attitudes opposées face aux théories et aux pratiques médicales anciennes concernant la peste: une dépréciation de ce savoir ou au contraire une "surévaluation" naïve du rôle de certains médecins perçus comme des prophètes ou des devins¹⁶. Cette attitude anachronique s'explique sans doute parce que la médecine actuelle n'est pas explicitement distinguée de la médecine ancienne, ce qui permet vraisemblablement de critiquer cette dernière pour ce qu'elle n'était et ne pouvait être. Il est pourtant essentiel d'effectuer cette distinction, de sorte, précisément, que l'une soit évaluée pour ce qu'elle fut et non pour ce que l'on voudrait qu'elle soit.

Une autre caractéristique de l'ensemble des récits sur la peste de 1720, est le net souci d'une mise en scène dramatique et théâtrale des informations. Cela signifie d'une part que l'événement sera souvent présenté à travers une intrigue ou, à tout le moins, à travers une série d'oppositions dramatisantes (la ville insouciant devant le danger de la peste, les lâches et les héros, etc.). D'autre part, ce souci de dramatisation détermine le choix d'anecdotes ou d'informations à teneur édifiante ou émotive; à cet effet, seront choisis les actions d'éclat, les gestes héroïques, les scènes les plus horribles de la mort urbaine. Bien entendu, ces procédures narratives sont propres à la fiction comme à l'historiographie et ont déjà fait l'objet de nombreuses analyses¹⁷.

15. M. Lucenet, *Les grandes pestes en France*. Toutefois, l'auteure signalait précédemment (en manière d'excuse?) qu'à l'orée du XVIIIe siècle, les Lumières n'avaient pas encore opéré leurs effets dans le domaine médical...". p. 255. Presque tous les auteurs, à ce propos, y vont d'une remarque acerbe ou amusante sur la médecine de l'époque.

16. Le livre de L. Montel est un bon exemple de cette deuxième attitude, *Un grand médecin d'autrefois Jean-Baptiste Bertrand 1670-1752 et la Peste de Marseille de 1720* (Marseille, Librairie Lacoustene, 1976), 152 p., où l'auteur insère avant son texte cette sentence: "Dans "la Relation Historique de la peste de Marseille de 1720", Tout ce que J.-B. Bertrand nous a rapporté a été de nos jours reconnu exact et scientifiquement expliqué. Bertrand nous a dit la Vérité."

17. La liste est longue des travaux de P. Veyne sur l'intrigue, de M. de Certeau sur la "science-fiction" que serait l'historiographie ou encore ceux de P. Ricoeur sur la narrativité. Voir entre autres, H.-R. Jauss, "Expérience historique et fiction." dans Gadoffre G., (Sous la dir. de) *Certitudes et incertitudes de l'histoire. Trois colloques sur l'histoire de l'institut collégial européen* (Paris, P.U.F., 1987), p. 117-132.

A ce titre, le récit que J.-N. Biraben propose de l'acmé de la peste marseillaise est très significatif de ce souci de dramatisation, car à la sobriété descriptive et presque technique des premières pages, succède, lors de l'évocation du drame marseillais, l'emploi des "catégories" morales que l'on a déjà repérées, telles que courage/découragement, dévouement/égoïsme, sens du devoir/irresponsabilité, etc. Les mots que j'ai soulignés dans la présentation qui suit relèvent de ces catégories; le double soulignement, d'une accentuation dramatique.

"Dans Marseille, la situation s'aggrave rapidement..." (p. 235) Or à la situation anormale du 27 août (paysans et ouvriers refusent de travailler, "des pillards parcourent la ville, brisent les portes des maisons désertes pour voler" (p. 236), s'oppose "le *dévouement héroïque* d'une centaine de garçons et de filles (dont certains *n'ont que 12 ans*) qui servent comme infirmiers et infirmières et *meurent en grand nombre*" (p. 237). Si le quartier de Rive-Neuve a été "protégé par [des] mesures draconiennes", "dans les rues et les maisons de la vieille ville, il y a bientôt 7.000 à 8.000 cadavres que *les chiens dévorent*" (p. 237). En général, les notables (bourgeois, négociants, avocats, médecins, etc.) ont pris la fuite mais "il ne demeure avec *quelques courageux* restés à leur poste qu'une poignée de *responsables*:"

- les quatre échevins: Estelle, Moustier, Dieudé et Audimar;
- l'archiviste (c'est-à-dire le secrétaire général de la Mairie) Capus;
- le conseiller et procureur du Roi et de la police Pichatty de Croissainte;
- l'intendant de Provence Cardin-Lebret et son subdélégué Rigord;
- le lieutenant général de l'Amirauté J.-J. Gérin;
- l'évêque Belsunce et le chanoine Bourgerel;

et un certain nombre d'*intrépides volontaires* comme le chevalier Roze qui aide l'échevin Moustier à faire enlever les cadavres." (p. 237) Roze va bientôt pouvoir s'illustrer dans une action pleine d'éclat: nettoyer la place de la Tourette recouverte de cadavres. L'horreur est tellement intense qu'un reflux se manifeste parmi les volontaires. "Roze, alors, descend de son cheval, s'avance seul, *saisit un cadavre à bras le corps* et parvient à *ranimer les courages*. Le soir, la place, est *dégagée*, mais ces *braves* contractent tous la peste, et, parmi les volontaires, *cinq seulement en réchappent*, dont Roze" (p. 238). Biraben signale aussi la *cupidité* de beaucoup de chirurgiens, le *dévouement* de quelques chanoines, mentionne que "l'évêque, Belsunce, sait se montrer *courageux*" (p. 238). Le nouveau commandant en chef de Marseille, Langeron, est qualifié de "*chef énergique*" capable de "rétablir l'ordre et faire arrêter les pillleurs" (p. 239). Après l'acmé de la maladie, les *fuoyards* reviennent et le fléau pouvait être oublié dans la joie après le chant d'un "Te Deum solennel" (p. 240)¹⁸.

Retenons du récit de J.-N. Biraben que si le drame se caractérise par l'anomie et la désorganisation urbaine, des forces structurantes sont à l'oeuvre et s'y opposent, ces forces étant le courage, le dévouement et l'intrépidité de quelques membres de l'élite dirigeante (laïque ou religieuse).

18. Toutes les citations qui précèdent sont tirées de *Les hommes et la peste en France, op. cit.* T. 1, p. 235-240.

Toutefois la mise en scène la plus systématiquement “dramatisée” de la peste marseillaise, de même que l’investissement le plus poussé dans la logique du procès qu’elle suppose (recherche des “vrais” coupables, mise en cause des autorités), se retrouve dans l’ouvrage de Ch. Carrière, M. Courdurié et F. Rebuffat¹⁹. Les auteurs justifiaient cette démarche en notant : “Eh bien oui, il y a un **Grand Saint Antoine**, un capitaine Chataud, un lieutenant Tiran, un échevin Estelle, une **histoire événementielle!** Mais au-delà de l’accidentel ou de l’individu, la recherche sur les causes et les responsabilités de la peste de Marseille ne permet-elle pas d’atteindre à l’essentiel, à la véritable histoire, celle des groupes sociaux et des mentalités?”²⁰ Les auteurs ont aussi voulu s’interroger sur un fléau ancien dont le souvenir pourrait — pensent-ils — nous aider à ne pas perdre de vue qu’un retour de la “grande peur” est toujours possible. La première partie de l’ouvrage cherche donc à présenter le “drame” tout d’abord en précisant la situation socio-économique de Marseille au seuil de la peste, puis en l’évoquant à travers les nombreuses citations de quatre témoins privilégiés²¹. La deuxième partie cherche à identifier et à expliciter les principaux problèmes posés par la peste, tels que sa nature et son mode de propagation, celui de la responsabilité des autorités urbaines — problème jugé crucial par les auteurs²² —, des subsistances et finalement du nombre des morts. Or en insistant sur la responsabilité des autorités urbaines, les auteurs de *Marseille ville morte* ont voulu sans doute renverser la problématique jusque-là dominante, qui faisait des administrateurs de la ville en 1720, des héros injustement oubliés²³. Mais, par là même, ils restaient tributaires de la logique binaire (bon/ méchant) identifiée plus haut et reconduisaient par ailleurs un élément essentiel des récits anciens, la visibilité des représentants du pouvoir: qu’ils soient ainsi jugés sauveurs héroïques ou responsables méconnus des malheurs collectifs, ces derniers sont toujours au centre des narrations.

La peste marseillaise de 1720 est donc considérée dans l’historiographie actuelle comme un exemple parfait du fléau épidémique ancien, non seulement en raison des nombreux récits qui l’ont fait connaître, mais aussi en raison de l’ampleur réelle de la

-
19. Ch. Carrière, M. Courdurié et F. Rebuffat, *Marseille ville morte, la peste de 1720* (Marseille, Maurice Garçon éditeur, 1968), 352 p. Depuis sa parution, l’ouvrage ayant sans doute le plus influencé la production ultérieure, voir P. Chaunu, *La civilisation de l’Europe des Lumières* (Paris, Arthaud, 1971), p. 160-167. Voir aussi, le résumé de J.-N. Biraben, “La peste de 1720 à Marseille à propos d’un livre récent.” (*Marseille ville morte, la peste de 1720*), in *Revue Historique*, CCXLVII, no 2 (1972), p. 407-426.
 20. *Op. cit.*, p. 246, (mots soulignés par les auteurs). Voir aussi page 198 où est adroitement retournée la critique de L. Febvre contre ces historiens qui se prennent pour des juges d’instruction.
 21. il s’agit de J.-B. Bertrand, Pichatty, du père Giraud et de P.-H. Roux. *Ibid.*, p.55, note 1.
 22. Carrière et Courdurié sont revenus sur ce “problème” dans une note “Un document nouveau sur la peste de Marseille.”, in *Provence Historique*, T. XXXIII, no 131, janv.-mars (1983), p. 103-108.
 23. Cette problématique fut largement déployée par Paul Gaffarel et Mis de Duranty, *La peste de 1720 à Marseille & en France d’après des documents inédits* (Paris, Librairie académique Perrin et Cie, 1911) 630 p. Les auteurs de cet ouvrage renversaient eux-mêmes “une pieuse légende [qui] attribuait au seul évêque de Marseille la gloire d’avoir vaincu le fléau” et s’étonnaient de l’indifférence qui laissait de côté, “les efforts, les travaux et le dévouement de nos magistrats municipaux.” “Ils furent pourtant les vrais sauveurs de Marseille.” p. vi.

peste, de la position particulière de Marseille (porte sur le Levant), de l'importance de sa population et des nombreuses sources disponibles. Tous ces facteurs auraient pu déterminer des mises en scène variées de l'événement, mais il semble d'une part que la peste de 1720 fut, en quelque sorte, victime de l'abondance des sources narratives qui ont paru suffire à son évocation et contribuer à sa stéréotypie. D'autre part, celle-ci fut racontée à travers un schéma qui articulait des éléments jugés sans doute incontournables: le rôle structurant et central des représentants du pouvoir; le rôle de l'ordre dans la régression de l'épidémie. Une remarque de M. Lucenet résume fort bien ce propos, pour qui le *Te Deum* qui suivit la désinfection générale de 1722 représente "la victoire définitive de l'ordre sur le chaos engendré par le mal"²⁴.

Quant aux récits, plusieurs auteurs ont remarqué qu'en cela ils avaient souvent pour but de rendre pensable le malheur, fixant son sens et apaisant l'angoisse, ce qui pourrait expliquer leur forme stable et répétitive²⁵. Car même à son niveau le plus rudimentaire d'organisation, le récit instaure un ordre (e.g. chronologique), sélectionne les informations, assigne des places aux acteurs du "drame" (e.g. lâches ou héros), bref donne une forme à l'événement. C'est dans cette optique que J. Revel et J.-P. Peter signalent aussi la répétition de certaines séquences qui accompagnent généralement les narrations de la maladie: "Un acteur historique (le chef, la cité, le peuple chrétien, la nation) reçoit du dehors (Dieu, l'Orient, les Juifs) son mal (châtiment, épreuve, vengeance), mais il doit en chercher en lui-même le remède (dans la repentance, la prière, le cantonnement, le program)"²⁶.

Ce schéma se retrouve dans les récits anciens (1720-1724) et il faut tenter ici d'en présenter les grandes lignes à travers l'analyse de deux narrations importantes.

L'ÉVÈNEMENT QUI FAIT DIRE

Si l'historiographie actuelle, en utilisant des "morceaux choisis" de textes anciens pour "illustrer" un drame exemplaire, en vient subrepticement à réintroduire une héroïsation des acteurs de la peste, cela tient peut-être à ce que cette opération ne problématise pas ce que l'on pourrait nommer la fonction politique du héros, de même que certains rapports de force qui sont au principe de leur identification. Le but que se propose cette deuxième partie est d'essayer de resituer et d'analyser deux textes imprimés importants de manière à mieux saisir ce qu'ils disent de l'événement en tenant compte du contexte de leur production. Or, bien que faire reposer la démonstration sur deux ouvrages pourrait sembler restrictif, il appert — sans que les preuves puissent être produites ici — que le schéma est identifiable dans les "histoires" ultérieures à la période retenue (1720-1724).

24. *Les grandes pestes en France*, p. 247.

25. C. Herzlich, et J. Pierret, *Malades d'hier, malades d'aujourd'hui*, (1984), p. 103.

26. "Le corps. L'homme malade et son histoire." dans *Faire de l'histoire * * **, *Nouveau objets* (Paris, Gallimard, 1974), p. 170 et 171. Cela est d'autant plus valable pour la peste qui a longtemps joué, comme le remarquent les auteurs, le rôle d'archétype du mal, plus que la guerre ou la famine. Cf. aussi les conclusions auxquelles parviennent J. Delumeau et Y. Lequin, (sous la dir. de) *Les malheurs des temps. Histoire des fléaux et des calamités en France* (Paris, Librairie Larousse, 1987), 519 p.

comme celle de A. Martin par exemple ²⁷. On pourrait le retrouver également dans les relations manuscrites de la peste, ainsi qu'à la fin du XIXe siècle. Quoi qu'il en soit, avant de procéder à l'analyse des textes retenus, il importe de donner un bref aperçu de la production imprimée relative à la peste marseillaise.

Même à défaut d'un repérage exhaustif (et quelque peu utopique d'ailleurs) de tous les imprimés qui, entre 1720 et 1724, ont été produits sur ou en raison de la peste de 1720, repérage qui nous permettrait d'effectuer des calculs de répartition rigoureux, il est possible de donner ici une idée d'ensemble de cette production. Par exemple, 79 textes repérés à la Bibliothèque municipale de Marseille pour la période 1720-1724 se répartissent comme suit: 1720: 18 textes (dominant ici les textes de l'administration urbaine et religieuse); 1721: 46 textes (plus de la moitié, i.e. 26, sont médicaux); 1722: 13 (surtout des textes administratifs relatifs à la désinfection de la ville); 1723: 2. Cette répartition pourrait bien exprimer une tendance et des phases (assez prévisibles d'ailleurs) dans la production des imprimés: textes de l'administration urbaine au départ, relayés vers la fin de 1720 par de courtes relations de l'événement, puis une forte production médicale et "journalistique" en 1721 et dès 1722, une chute qui s'explique par la fin de l'épidémie.

Par ailleurs, il faut rappeler que la peste, dans la mesure où elle représentait pour ses contemporains une sorte de mal absolu et insaisissable, terrifiait l'ensemble des groupes sociaux. Quelques énoncés sur cette dimension de la peste, que l'on pourrait facilement multiplier, suffiront ici. Astruc, en 1721, remarquait que la "peste est comme un Protée, qui prend mille formes différentes, & qui se cache sous les apparences des maladies Epidemiques simples..."²⁸. Goiffon (médecin lyonnais) avouait pour sa part que la peste excède la "compétence" des meilleurs médecins, puisque "cette Maladie a une cause qui elude toute la Science et la capacité des plus éclairés, des plus habiles Maîtres". Plus loin, il déclarait que le venin de la peste est "un mystère, que personne encore n'a pû développer, la connaissance en est cachée dans les ténèbres les plus épaisses quoique ses effets soient bien sensibles"²⁹. Bien que certains contemporains de ces auteurs ont mis en doute cette dimension occulte de la peste, elle semble généralement admise. Du reste, le chevalier de Jaucourt, auteur de l'article "Peste" dans l'*Encyclopédie*, affirmait en 1765 au terme d'une explication sinieuse: "On doit conclure de tout ce qui a été dit sur la peste, que cette maladie nous est totalement inconnue quant à ses causes & son traitement; que la seule expérience ne nous que trop instruit de ses funestes effets"³⁰. Bref la peste était à la fois une maladie (re) connue depuis des siècles au niveau de ses symptômes

27. *Histoire de la dernière peste de Marseille, Aix, Arles et Toulon avec plusieurs Aventures [sic] arrivées pendant la Contagion, divisé en deux parties*, (A Paris, Paulus-du-Masnil, 1732), 386 p.

28. *Dissertation sur l'origine des maladies épidémiques et principalement sur l'origine de la Peste. Où l'on explique les Causes de la Propagation & de la Cessation de cette Maladie* (A Montpellier, Jean Martel Imp., 1721), p. 15.

29. Bertrand et Michel, *Observations faites sur la peste qui regne a present a Marseille et dans la Provence, avec un avertissement* (A Lyon, Chez André Laurens, 1721), p. 5 et 9.

30. *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (A Neufchatel, Chez Samuel Faulche, M.DCC. LXV), (reprint 1967), article Peste, tome 12, p. 455.

pathologiques, mais considérée comme insaisissable, ce qui nous permet de comprendre, en partie, son statut de “fléau” mythique³¹.

Un mal de cette nature perturbait inévitablement les institutions du pouvoir et du savoir; administrations urbaines et médicales tout d’abord, religieuses, parlementaires et monarchiques par la suite. Ces institutions ont donc élaboré sur la peste des discours variés allant de l’*Avis au public*, aux mandements et ordonnances de l’évêque de Marseille, Belsunce, en passant par les nombreux textes médicaux qui, de la courte lettre au long traité, essayaient d’expliquer ses causes et de proposer des moyens pour la prévenir. Des prières, des poèmes et des pièces satyriques, des remèdes de toute sorte furent aussi publiés, ce qui suffit à suggérer qu’une très large portion de l’“opinion publique” en Provence, à Paris et ailleurs s’intéressa à la peste. Ainsi la plupart des grands périodiques de la capitale en firent mention³². Le *Journal des Sçavans* est de loin celui qui s’occupe le plus attentivement des ouvrages et des débats sur la peste; *Le Mercure de France* pour sa part, bien que donnant moins de comptes rendus à ses lecteurs, insère toutefois des relations et des pièces diverses; *Les Mémoires de Trévoux*, n’accorde dans l’ensemble que peu d’importance à la peste et aux polémiques médicales qu’elle suscite. Par ailleurs, les *Mémoires littéraires* [sic] de la Grande Bretagne de Michel de la Roche, se fait aussi l’écho des débats médicaux relatifs à la peste en Angleterre. Pour Londres, en effet, J. Joyce affirme que dès le 10 août 1720, le *Daily Courant* annonce la peste de Marseille “à laquelle la presse anglaise consacra dorénavant une place qui n’était dépassée que par celle accordée au scandale des Mers du Sud (South Sea Bubble).”³³ Une bonne partie de cette production est dominée et déterminée par deux débats qui ne peuvent ici qu’être signalés. En simplifiant à l’extrême, on peut dire, d’une part, que le débat médical opposait contagionistes (pour qui la peste se communique d’un corps à l’autre) et anti-contagionistes (pour qui la peste est provoquée par de mauvais aliments ou la peur)³⁴. D’autre part, le débat religieux, qui se trouva avivé par l’épidémie, mettait en opposition le parti jésuite (plus ou moins patronné par l’évêque Belsunce) et les jansénistes, l’Oratoire étant sans doute la communauté religieuse de Marseille la plus réceptive à ces idées³⁵.

-
31. Sur cette dimension de la peste/fléau interprétée comme “une catégorie culturelle qui sert à penser une menace mortelle prête à fondre sur une nation pour l’affaiblir ou plus souvent l’anéantir”, voir l’excellent article de F. Dupont, “Pestes d’hier, pestes d’aujourd’hui.” dans *Histoire, économie et société*, no 4, No spécial: Santé, médecine et politiques de santé (1984), p. 511.
 32. Mais aussi les “gazettes à la main”: pour Paris, on peut consulter le court article de A. Ricard, “Ce que l’on disait à Paris pendant la peste de Marseille.”, *Annales de Provence*, 1ère année, T. II (1883), p. 188-194.
 33. “La peste de Marseille de 1720-21 vue par les Anglais.” dans *Provence Historique*, T. 5 (1955), p. 147.
 34. Jean Ehrard, “Opinions médicales en France au XVIIIe siècle. La peste et l’idée de contagion.” ds *Annales E.S.C.*, janv.-mars (1957), p. 47-59. J’espère pouvoir revenir sur ce débat significatif dans un travail ultérieur.
 35. Voir sur ce débat très complexe le court article de M. Bernos. “Face à la ‘peste janséniste’: Monseigneur de Belsunce et le Sacré-Coeur”, dans la revue *Marseille*, no 120 (1980), p. 33-35.

DEUX RELATIONS, DEUX "VÉRITÉS" SUR LA PESTE

C'est donc dans un contexte traumatisant et de forte production scripturaire que doivent être replacées les relations de Pichatty de Croissainte³⁶ et de J.-B. Bertrand³⁷ dont l'analyse constitue en quelque sorte un raccourci acceptable, dans la mesure où ces deux récits, encore utilisés aujourd'hui, ont provoqué des réactions lors de leur parution³⁸ et furent l'objet de plusieurs réimpressions. De plus, ils se situent aux deux pôles opposés de la légitimité urbaine du moment. En effet, Pichatty est "Orateur de la Communauté et Procureur du Roi de la Police", ce qui signifie qu'il est tout autant acteur (plusieurs mesures et réglementations seront prises à sa réquisition) que témoin. Tandis que Bertrand (il fait partie du collège médical de Marseille), non seulement est en froid avec la municipalité³⁹ mais polémiquera contre les médecins de Montpellier Chycoineau, VERNY et Deidier considérés alors comme les autorités médicales sur la peste. Ces deux relations qui visent sans aucun doute le public le plus large de l'époque, se distinguent aussi au niveau formel. Je présenterai tour à tour ces deux textes.

-
36. Pichatty de Croissainte, *Journal abrégé de ce qui s'est passé en la ville de Marseille, depuis qu'elle est affligée de la Contagion. Tiré du Mémoire de l'Hôtel de Ville, tenu par le sieur...* (A Marseille, J.-B. Boy, Imprimeur du Roy, de la Ville, Et Marchand Libraire près la Loge, 1720), 66 p. (j'utiliserai ici la version publiée dans *Pièces historiques sur la peste de Marseille et d'une partie de la Provence en 1720, 1721 et 1722, trouvées dans les Archives de l'Hôtel-de-ville, dans celles de la Préfecture, au Bureau de l'Administration Sanitaire, et dans le Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque de Marseille, Publié en 1820, A l'occasion de l'Année Séculaire de la Peste; Avec le Portrait de Mr de Belsunce, et un fac-simile de son écriture* (Marseille, De l'imprimerie de Corentin Carnaud, 1820), Tome I, p. 33-134). Outre ces deux éditions, le Journal fut réédité en 1721 à Carpentras, en l'an IX de la République et en 1848 par L. Méry et F. Guindon dans *Histoire de la commune de Marseille* (Marseille, Typogr. Barlatier-Feissat et Demonchy, 1848), T. 6, p. CC à CCLXXVIII.
37. J.-B. Bertrand, *Relation historique de la Peste de Marseille en 1720* (A Cologne, Chez Pierre Marteau, 1721), 512 p. J'ai utilisé ici la "Nouvelle Edition corrigée de plusieurs fautes (sic!)" (A Amsterdam, Et se vend A Marseille, Chez Jean Mossy Imprimeur du Roi, de la Marine, et Libraire, au Parc, 1779), 439 p. Une réédition fut faite en 1723 et en 1805, la Relation fut traduite en anglais. Voir L. Montel, *Un grand médecin d'autrefois, op. cit.*, p. 56-58. Il faut mentionner que la Relation sera publiée anonymement en 1721 et 1723, le nom de Bertrand n'apparaissant que lors de l'édition de 1779. Toutefois, bien peu de "lettrés" de Marseille devaient ignorer qui en était l'auteur.
38. Compte rendu dans le *Journal des Sçavans*, no XXXVII, décembre (1721), p. 606-608, pour le Journal de Pichatty, et pour Bertrand, dans le même périodique, no XXXII, (1722) p. 509-511 et no XLIII, p. 673-679. La relation de Bertrand donna lieu aussi à un opuscule anonyme, polémique et presque virulent, *Notes sur la Relation historique de la Peste de Marseille en 1720. Imprimée a Cologne Chez Pierre Marteau Imprimeur* (A Turin, Chez Fontana, Imp. & Marchand Libraire, 1722), 52 p.
39. Les échevins accusaient Bertrand de s'être "caché dans sa maison pendant sept à huit mois, étant malade ou faisant semblant de l'être." Lettre à Cardin-Lebret (intendant de Provence), le 4 octobre 1720, cité par Gaffarel et al. *La peste de 1720 à Marseille...*, p. 134.

UNE VERSION "OFFICIELLE" DE LA PESTE: LE JOURNAL DE PICHATTY DE CROISSAINTE

Le texte de Pichatty, comme son titre l'indique, est un Journal abrégé qui couvre la peste du 25 mai jusqu'au 10 décembre 1720. Sa structure est chronologique mais peut être ramenée à deux axes majeurs de signification: factuels et anecdotiques, tragique et héroïsateur. En ce qui concerne le premier de ces axes, retenons succinctement que le récit de P. de Croissainte débute avec l'arrivée du vaisseau du capitaine Chataud à Marseille le 25 mai 1720. Par la suite, la narration s'élabore autour de faits plus ou moins déterminants⁴⁰ mais qui marquent la progression de la peste en ville. Pour Pichatty, la situation devient tragique le 17 août. On a souvent repris la description suivante: "Cette superbe Marseille, peu de jours avant si florissante, cette source d'abondance, et si on l'ose dire, de félicité, n'est plus que la vraie image de la Jérusalem désolée..."⁴¹. De cette date jusqu'au 20 octobre environ, le récit consistera à présenter les problèmes auxquels doivent faire face les échevins de la ville: émeutes, enlèvement des cadavres qui jonchent les rues, fuite des uns et refus de travailler des autres, organisation des hôpitaux, pénurie de croque-morts, de médecins et de chirurgiens, etc.

Or, par le biais de l'axe tragique et héroïsateur, sa narration s'inscrit dans un ordre du pensable qui est celui du mal, vaincu par les représentants du pouvoir. A ce niveau, le texte de Pichatty est explicite et le récit des malheurs qui ont frappé Marseille montre jusqu'à quel point, par exemple, le commandant Langeron a agi avec "un zèle si infatigable, une assiduité si laborieuse, une vigilance si éclairée et une application si singulière que le salut de Marseille ne pourra être regardé que comme son ouvrage, et qu'on sera obligé de bénir à jamais son glorieux nom, et ceux de MM. les échevins, [...] qui méritent [...], le nom de Pères de la Patrie."⁴²

L'enjeu de la narration est donc de montrer que le rôle de quelques membres, occupant en général les plus hautes charges parmi les représentants du pouvoir, est conforme au modèle légitime qu'exige leur position, cela s'effectuant en général lors de l'évocation d'une situation négative. Les exemples qui suivent tendent à indiquer cette procédure de répartition⁴³.

40. Exemples: déclaration le 15 juillet de la peste aux ports européens (p. 38); morts en ville le 26 juillet (p. 39); blocus de Marseille le 31 juillet (p. 43), etc., etc.

41. *Ibid.*, p. 58, voir aussi p. 71 "... toute la ville n'est plus qu'un vaste cimetière qui n'offre à la vue que le triste spectacle des corps morts entassés à monceaux les uns sur les autres.", ou encore p. 74 l'auteur signalant les "épouvantables effets du fléau furieux qui semble menacer de ne pas assouvir sa fureur par la seule mort et par l'extinction générale de tous ses habitans, mais par sa destruction et sa ruine totale..."

42. *Pièces historiques sur la peste de Marseille*, Tome 1, p. 126

43. Il serait fastidieux de faire ici une énumération exhaustive de toutes les situations qui, dans le texte de P. de Croissainte, soulignent l'héroïsme des échevins ou de représentants du pouvoir. Voir néanmoins, en plus de celles qui sont signalées dans le texte, les pages 67, 68, 69, 80, 82, 84, 91, 93, 104, etc., etc.

Situations négatives

-On vient avertir les autorités urbaines que "quatre ou cinq cents personnes de la populace attroupée dans le quartier de l'Aggrandissement, y font un désordre extraordinaire..." (le 3 août 1720).

-Il faut construire des fosses: "Pour en venir à bout et contraindre les paysans à travailler."

-Le 17 août, "les personnes les plus nécessaires, et celles mêmes que leurs fonctions obligent le plus indispensablement de rester, sont les plus promptes à déserter..."

Le 18 août, nouvelle émeute de la "populace".

-Le 18 août encore, "pour faire travailler diligemment ces forçats et leur faire enlever les cadavres pourris et empestés qu'ils ne sauraient avoir le coeur de toucher, (...)"

Aux "rustres et laches paysans".

Héroïsme des autorités

"M. le marquis de Pilles et M. Moustier y accourent (...); leur présence les [émeutiers] arrête" (p. 47).

"M. Moustier est obligé d'y aller rester lui-même, exposé presque d'une aube à l'autre à l'ardeur du soleil." (p. 53).

"... bref, M. le marquis de Pilles et MM. les Echevins restent presque tous seuls, chargés d'une populace infinie, prête à tout entreprendre..." (p. 57).

"... M. Estelle arrive, et peu après M. Moustier; ils les apaisent, promettent de leur en faire avoir [du vin]..." (p. 58).

les échevins "sont obligés de se mettre eux-mêmes à leur tête, et d'aller les premiers partout où l'infection est la plus horrible (...) les Consuls romains, si remplis de l'amour de leur patrie, n'ont jamais constamment poussé leur zèle jusque-là." (p.61)

s'opposent la détermination de M. Estelle qui pour les inciter au travail "prend lui-même une pioche et se met à travailler..." (p. 99), etc., etc.

A ces situations dramatiques, Pichatty associe des anecdotes ayant pour but de relever les qualités intrinsèques de ces "héros"⁴⁴, comme celle-ci: "M. Moustier se joue tellement des périls qui font frémir, qu'un emplâtre fumant du pus du bubon d'un pestiféré, jetté d'une fenêtre, lui tombe sur le visage, et se collant à sa joue, il le détache de sang froid, et ne fait que se sécher avec son éponge à vinaigre, sans que cela le fasse reculer d'un pas et l'empêche de passer outre aux expéditions"⁴⁵.

44. Même procédure comparative pour les héros religieux; "... les uns ont déserté, les autres sont déjà morts. Il n'y a que le père Milay jésuite, qui ne trouvant jamais trop à faire pour remplir ce saint zèle..." *Ibid.*, p. 68.

45. *Ibid.*, p. 69.

Bref, on peut dire du Journal qu'il est en quelque sorte la version officielle (pro-administrative) de la peste, et que, par delà les fleurs de rhétorique, cette fonction est explicitement remplie⁴⁶.

UNE VERSION "POLÉMIQUE" DE LA PESTE: LA RELATION DE BERTRAND

La Relation de Bertrand est, par son ampleur et la période qu'elle couvre (du début de l'épidémie au mois de juin 1721 environ), beaucoup plus complexe que le Journal de P. de Croissainte: elle pourrait être considérée comme un véritable "dossier" sur la peste, puisque son auteur y a intégré divers documents (rapport des chirurgiens de Marseille, lettres de médecins, "Avis au public", mandements de l'évêque Belsunce, comptes rendus détaillés des principaux ouvrages sur la peste, etc.). Le but déclaré de l'auteur est toutefois de "décrire les malheurs de cette Ville, la manière dont la peste s'y est introduite, les progrès & les ravages qu'elle y a faits, & les mesures qu'on a prises pour les arrêter"⁴⁷. L'ouvrage est fortement structuré et propose une explication globale de l'épidémie. Il ne peut s'agir ici que d'en présenter très succinctement les trois grandes parties.

1) La peste est initialement resituée au double niveau "céleste" (la peste est un fléau de Dieu pire que la guerre et la famine) et historique (il s'agit de la vingtième " & qui paroît avoir été la plus violente de toutes, puisqu'elle a réuni sur nous les malheurs de toutes les autres"⁴⁸). Puis, l'auteur essaie de démontrer que la peste ne peut venir ni de l'air, ni des aliments ou du terroir marseillais mais d'un élément contagieux; suit la genèse de la peste dans les infirmeries et son introduction en ville.

2) L'événement est subdivisé réparti en quatre périodes, selon l'intensité de la maladie, constituant en fait le corps de l'ouvrage (chapitres V à XXI). La première de ces périodes va du 21 juillet au début du mois d'août et signale les premières conséquences de la peste sur l'organisation urbaine (émeutes, feux des médecins Sicard, etc.). La deuxième (début d'août, fin de septembre) est celle sur laquelle Bertrand insiste davantage (huit chapitres) et, pour présenter le drame, l'auteur commence par un tableau des effets de la peste dans les maisons. Ici, les conséquences dramatiques de la peste sont liées à la déstructuration de l'espace familial, puisqu'elle brise les liens qui le définissent⁴⁹, puis l'auteur enchaîne avec le tableau des malheurs urbains, dont le

46. Un correspondant du *Mercur de France*, décembre (1721), remarquait à son propos: "... ce Livre quoi que mal limé, & peu intelligible en plusieurs endroits, a déjà été imprimé deux ou trois fois. On y voit de grands & heroïques exemples de charité, de vigilance & d'intrepidité chretienne." p. 38. Recensé en fin d'année dans le *Journal des Sçavans*, no XXXVIII, décembre (1721), le Journal n'a droit qu'à un compte rendu fort bref (p. 606-608), le journaliste ne retenant que quelques anecdotes (feux purificateurs des médecins Sicard, la procession du 16 août à St-Roch, le zèle de Belsunce), mais recommande l'ouvrage.

47. *Relation historique de la peste de Marseille*, p. 1.

48. *Ibid.*, p. 14.

49. Parlant de l'une de "ces malheureuses victimes de la fureur du mal": on l'isole, personne ne l'écoute, "tout le reste de la famille s'enferme dans l'appartement le plus éloigné de la chambre du malade, ou on abandonne tout-à-fait la maison. Dans ce triste état, le malade ne voit plus que l'affreuse image de la mort, que cet abandonnement semble lui annoncer..." p. 117.

paradigme pourrait être celui-ci: “Un nombre infini de chiens affamés par la désertion ou par la mort de ceux qui les nourrissoient, rodoient par la Ville; & s’acharnant sur ces cadavres, ils les dévoroient: laissons imaginer l’horreur de ce spectacle”⁵⁰. La troisième période (début octobre, fin novembre), marque la diminution de la peste et l’auteur profite “de ce calme, pour raconter quelques événements singuliers”⁵¹. La quatrième période est reliée à l’extension de l’épidémie hors de la ville.

3) Finalement des “Observations sur la maladie contagieuse de Marseille” sont présentées à la fin de l’ouvrage.

Comme le Journal de P. de Croissainte, la Relation reconstitue la peste à travers des axes factuels, tragique et héroïsateur, mais s’y ajoute une dimension religieuse presque absente du Journal de même qu’un axe polémique qui domine la Relation. Cet axe polémique s’occupe de deux cibles privilégiées: d’une part, les médecins de Montpellier (Chycoineau, Verny et Deidier) pour des raisons de “systèmes” (Bertrand est contagioniste alors que les médecins montpelliérains sont anti-contagionistes), qui débordent souvent, semble-t-il, l’aspect strictement “professionnel”. En effet, en se faisant le défenseur des médecins de Marseille contre les “calomnies” que les médecins de Montpellier auraient répandues à leur sujet, Bertrand s’est attiré de fortes antipathies comme en témoignent les comptes rendus du *Journal des Sçavans*, dont les allégeances “théoriques” vont à Chycoineau. On y notait, par exemple, que Bertrand “n’épargne pas même l’illustre M. de Chirac” (médecin du Régent et beau-père de Chycoineau) et que “quant à la relation dont il s’agit, ce n’est presque qu’une copie de ce que le Public a déjà vû dans les Livres qui ont été écrits sur le même sujet”. Le journaliste ajoutait par ailleurs: “Ceux qui voudront voir une relation complète [sic] de ce qui s’est passé dans la peste de Marseille, ne peuvent mieux faire que de choisir celle qu’a donnée M. Pichatti, sous le titre de Journal abrégé, elle est exacte et sincere; deux avantages qu’on aura bien de la peine à trouver dans la **Relation historique**”⁵².

D’autre part, Bertrand reprochait aux échevins de ne pas avoir suffisamment consulté les médecins de Marseille, d’avoir manqué de prévoyance ou d’avoir souvent pris des mesures inadéquates⁵³.

Toutefois, si Bertrand met en cause l’attitude des échevins vis-à-vis des médecins de Marseille et lui-même, ce n’est certes pas pour des raisons “théoriques”; sa narration n’échappe pas à une “logique” sélective qui répartit les actions des représentants du pouvoir (administratif et religieux) en bonne ou mauvaise. Ainsi, dans sa préface, il

50. *Ibid.*, p. 143.

51. *Ibid.*, p. 263.

52. Sur cet aspect, voir la Relation, p. 110 et ss., et le *Journal des Sçavans*, no XXXII (1722), p. 510. Mots soulignés dans le texte.

53. Par exemple, la déclaration de peste de quatre médecins. “ne trouva pas plus de créance dans l’esprit des Magistrats & dans le Public, que celle de Mrs. Sicard.” (p. 47); “Les Magistrats, non contents [sic] de manquer de confiance en leurs Médecins, formerent contr’eux des soupçons injurieux à leur honneur & à leur caractère...” (p. 48); “... on fut près de huit jours à se déterminer pour l’établissement d’un Hôpital; les malades cependant s’accumulent de par-tout...” (p.84), etc.

s'interroge: "Mais pouvoit-on les refuser ces louanges à ceux qui se sont sacrifiés au salut public dans une si périlleuse occasion...", ce qui donnait sans doute l'opportunité de ne laisser "échapper dans cette histoire aucun de ces traits offensans [sic] que dicte la passion, & que le ressentiment inspire."⁵⁴

Ainsi, il est impossible de renvoyer dos à dos les narrations de P. de Croissainte et de Bertrand, bien qu'elles relèvent de positions antagonistes dans l'espace urbain. Ces narrations soulignent qu'une partie du sens donné à la peste s'articule à des rapports de force bien antérieurs à l'événement, mais qui situent les narrateurs en regard d'opinions (et de positions) dominantes, les obligeant à se prononcer sur quelque chose d'obscur et de tragique (fléau de Dieu, maladie insaisissable), mais surtout à se prononcer sur les actions bonnes ou mauvaises, judicieuses ou non des représentants du pouvoir. Or, comme le remarquait Bertrand: "Quoique la peste soit un mal supérieur à tous les remèdes, quoiqu'elle soit plutôt un châtiment que Dieu exerce sur les hommes criminels, que l'effet d'une révolution naturelle, et que par-là elle soit au-dessus de nos précautions, on ne sauroit pourtant disconvenir que le bon ordre & une sévère police n'en diminuent les progrès et les ravages, et ne la fassent même finir plutôt" [sic]⁵⁵.

Cette idée, qui exprime l'opinion de la plupart des contemporains de Bertrand ayant écrit sur la peste (médecins ou non), permet donc de comprendre l'enjeu politique qui pouvait résider dans la distribution d'éloges ou de blâmes et à identifier des héros légitimes, puisque ces héros (le plus souvent liés au pouvoir institutionnel) apparaissent dans l'espace narratif comme les véritables forces soignantes du corps collectif désorganisé par la maladie. Ce n'est donc pas la médecine qui s'oppose à ce mal désorganisateur qu'est la peste, mais l'ordre et le pouvoir que les narrations cherchent le plus souvent à magnifier et parfois à contester.

CONCLUSION

Par delà les raccourcis d'une analyse inévitablement restreinte et simplificatrice, il faut essayer de dégager les éléments du schéma de longue durée drame/héros qui, à travers les récits anciens, structure encore en partie nos représentations de la peste de 1720.

Voici les grandes lignes de ce schéma. La peste, qui vient toujours d'ailleurs, est resituée sur un axe historique, elle s'inscrit alors dans le temps du malheur; des causes "matérielles" sont spécifiées, mais se confondent le plus souvent avec l'identification de responsables; si l'horreur, le désordre et l'anomie urbaine (la peste est surtout affaire de ville) sont presque immanquablement évoqués, c'est pour être associés à des entités structurantes (héros civil, administrateur ou religieux) qui réintroduisent l'ordre dans le désordre par leurs qualités morales (courage, dévouement, intrépidité, etc) et sauvent la communauté. Quant à la "logique" d'articulation qui assure une certaine cohérence aux éléments identifiés, elle est de type binaire et met en relation des entités opposées comme le drame urbain provoqué par la peste à l'opulence ou à l'insouciance de Marseille, l'héroïsme des uns à la lâcheté des autres, etc. Il est facile d'apercevoir ici que ce schéma combine un double avantage qui pourrait rendre compte de son (ré)emploi: cognitif et

54. *Ibid.*, p. ii et iii.

55. *Ibid.* p. 250.

mobilisateur. D'une part, parce qu'il fournit une explication de l'événement par le biais de son déroulement et du choix des "faits" jugés les plus significatifs (l'arrivée du navire Le Grand Saint-Antoine, la contrebande comme vecteur d'introduction de la peste en ville, etc.). D'autre part, parce qu'il assure au niveau de sa réception des effets mobilisateurs liés aux réactions escomptées des lecteurs: intérêt pour le triste état de Marseille, désapprobation des actions lâches, admiration pour les héros, attente d'un dénouement positif du drame, etc.

Il est sans doute possible de comparer ce schéma et ses éléments à une sorte de partition musicale, dans la mesure où l'on peut dire des récits que, si les paroles changent de 1720 à aujourd'hui, le "refrain" est resté en partie identique. Et de même qu'une partition musicale, le drame est rejoué (avec des accents plus ou moins explicatifs ou mobilisateurs) par chaque texte sur le mode particulier qui préside à sa production. Ainsi, en essayant de comparer deux types de "littérature", c'est ce refrain que j'ai voulu mettre en évidence. Or, de cette idée de "refrain" à celle d'archétype immuable, il y a un pas énorme qu'il serait absurde de franchir. Car c'est bien parce que la mise en scène précédemment identifiée de la peste de 1720 nous permet encore de penser le "drame", qu'elle continue d'être utilisée. En ce sens, une autre analyse sur le choix et le type de mise en scène de l'information par les médias modernes, pourrait peut-être identifier une fonction dramatisante comparable à celle qui vient d'être évoquée. Chose certaine, cette analyse pourrait être applicable, pour la peste de 1720, à des récits ultérieurs, notamment ceux du XIX^e siècle ⁵⁶.

Il est toutefois probable que ce qui faisait l'évidence presque "naturelle" (les bons vs les méchants, le bien vs le mal) de cette mise en scène, soit en train de se brouiller, ce qui rend possible alors une lecture en terme de schéma mythique. Mais le mythe ici n'est ni le vrai, ni le faux, simplement une "façon de découper les faits, de les enchaîner et d'interpréter leur succession"⁵⁷. Bref, une manière puissamment efficace de penser et de dire la mort.

56. Une comparaison pourrait aussi être effectuée avec des travaux comme ceux de C. Amalvi, *Les héros de l'Histoire de France. Recherche iconographique sur le panthéon scolaire de la troisième République* (Paris, Editions Phot'oeil, 1979), 315 p.

57. J. Pouillon, "La fonction mythique", p. 84.